

CORRESPONDANCE LYONNAISE.

Lyon, 13 avril 1852.

M. le Rédacteur,

Pourquoi faut-il que tout soit si agité dans les villes tandis que tout est si calme, si paisible et si riant dans les campagnes? Pourquoi faut-il que l'existence la plus onéreuse marche de front dans les rues de nos cités avec le rêve insaisissable de tout apprendre, de tout connaître hors le bien?... Je me trouvais il y a deux ou trois jours au sommet d'une petite colline; à mes pieds était un village. C'était aux approches de la nuit. Le calme le plus parfait régnoit autour de moi; la nature toujours paisible et pure dévorait devant moi son riant tableau de verdure. Nulle émanation ne parvint à mes oreilles, nul bruit ne venait m'écourdir. Je ne sais pourquoi j'éprouvais un charme indéfinissable, pourquoi je me trouvais subitement heureux. Oh! qu'on est bien ici! m'écriai-je. Pourquoi y a-t-il tant de calme, tant de joie tant de bonheur ici, tandis qu'à la ville on est si bruyant, si agité, et si inquiet? Pourquoi poursuit-on dans les cités avec tant d'aigreur, tant de rancune, une chimère, une forme de gouvernement quelconque; pourquoi cette soif insatiable de la richesse? La sagesse agit les questions les plus brûlantes, les périodes les plus passionnées, tandis qu'au sein des campagnes on respire avec tant d'abondance tous les bienfaits de Dieu? Et m'arrêtant dans une foule de réflexions, après avoir posé toutes les raisons qui me paraissent les plus plausibles, je me disais: L'agitation, l'inquiétude, les passions qui régèent dans les cités ne sont pas un état normal; il faudra bien, tôt ou tard, que tout rentre dans un ordre parfait, du moins les hommes voir tous les bouleversements imaginables, impossibles; il faudra bien que le bon droit, la saine morale, la pieuse religion aient le dessus. En attendant que cet heureux temps arrive, les hommes pauvres s'agitent de plus en plus dans l'ombre. Il n'est donné qu'à des optimistes de toutes les nuances de croire que nous sommes dans les meilleurs temps possibles. Certes, si j'ai applaudi comme tant d'autres à tous les actes qui se sont accomplis depuis le 2 décembre 1851, si j'ai chanté victoire en voyant le temple de l'ordre social, si j'ai remercié Dieu de nous avoir si visiblement protégés, si j'ai dit que la démagogie avait achevé son dernier exploit et quelle était restée sous terre! Hélas! la compression a été trop brusque, les haines trop violentes; quelques esprits sont trop exaspérés pour croire que tout soit fini. Je sais très bien que la compression si elle est plus violente, sera moins durable, mais les partis calmes et rationnels auront le temps de s'entendre auparavant, chaque jour qui s'écoule rend les concessions plus faciles. L'union mieux comprise, la religion et tout le bien qu'elle fait plus manifestes aux yeux de tous ceux qui veulent voir clair. Si nous n'avons pas ces respectives incessantes, les manœuvres perpétuelles des rouges, qui voulaient, disaient-ils, nous devoré d'un seul trait, si nous n'avons plus un gouvernement entièrement divisé, si nous restons cette caste de sceptiques et de bourgeois, ces éternels agitateurs secrets qu'aucune loi ne peut empêcher d'être, il nous reste des compensations éternelles qui ont l'adresse de se enlever dans l'ombre pour n'être jamais surpris. Nous aurons plusieurs années de calme, de prospérité même, mais la paix réelle, mais la prospérité durable ne seront sérieuses que quand le vieux monde aura été remplacé sur ces bases. A Dieu ne plaise que je sois l'ennemi du progrès; plus qu'aucun autre je l'aime, plus qu'aucun autre je suis l'ami de la liberté, du bien-être public, de l'indépendance et des amitiés, mais plutôt mille fois la féodalité, la dictature absolue, que le règne de ce progrès tant vanté par les utopistes de tous les régimes. Un pas est fait vers le progrès réel; après un demi-siècle de révolutions a rés le renversement de tant de trônes, de tant d'états de choses, nos gouvernements paraissent avoir compris qu'il faut un peu compter avec la religion. Cette céleste envoyée de Dieu s'est vue bien des années luttant, luttant, luttant, méprisée, elle a tant souffert que maintenant elle trouve bien douce ses petites préférences qu'on lui donne. Et pourtant c'est si peu de chose encore! Eh bien! ce peu de chose fait passer les hauts cris à nos libres penseurs, il amène beaucoup de progressistes contre cette religion qu'ils ont déjà tant eue au-dessous, tant battue, et qu'ils sont encore tant étonnés de trouver non seulement debout, mais encore plus solide que jamais. Le protestantisme aidé du philosophie, s'est beaucoup agité ces années dernières dans diverses contrées de notre France pour se faire des prosélytes, mais en vain. Partout la plus profonde répulsion l'accueillait, partout le dédain le plus supérieur se produisait à ses paroles. Certes, cette grosse erreur, ce triste résultat d'un immense orgueil, ce triste fruit d'une grande passion qui a enflé cette soi-disant religion réformée, si elle ne portait partout avec elle le poids de sa stérile impuissance, si Dieu ne l'avait pas marquée au front du stigmate de la malédiction, des millions s'attacheraient à ses fidèles par millions tant elle s'élevait au-dessus des grands et des petits, des riches et des pauvres. Ses résultats sont bien clairs; perturbation, anarchie, amour des passions, culte des plaisirs, ambition éhémère, voilà ce qui demeure qu'il s'agit de ces œuvres. Ne trouvant rien à faire dans les cités, messieurs les propagateurs de bibles et de vies de St. Luther sont tombés il y a une quinzaine de jours sur deux petits villages qui ont encore conservé leurs mœurs primitives et leur antique foi: Chamaille et Pierrefond. Le premier est perdu en Vendée dans le marais, l'autre appartient gracieux et gaillard dans une jolie contrée de Picardie. Je prédis à l'avance à ces messieurs qu'ils en seront; car leurs frais et que le bruit de leur victoire ne devra pas les enorgueillir. Avec les uns et les autres j'ai vécu assez longtemps pour les connaître. Et puisque les deux noms Chamaille et Pierrefond se présentent à ma pensée à l'instant où j'écris ces lignes, puisque mon imagination s'y transporte après un assez long oubli, permettez-moi, monsieur, de vous citer une petite anecdote sur chacun de ces villages. Entendez tous les noms chéris des Vendéens, il en est un qui se rejette entre tous de charmante et d'adorable, de haut en bas, il est la loi de l'avenir, parce qu'il est la saine légende du passé; ce nom se murmure et se chante dans le bocage tout le long des falaises Vendéennes; il est l'objet des respects et des sympathies les plus diverses; je ne sais rien de plus touchant que l'épisode dont j'ai été témoin. Chamaille est un pauvre petit village de la Vendée; ce fut de son église, qui est la plus modeste et la plus humble de toutes les églises du bocage, ne dépasse pas les buissons qui l'entourent, et son clocheron disparaît à cent pas de distance. A toutes ses solennités la pauvre église, afin de voiler sa nudité, emprunte qui au château voisin, qui au maître d'école, qui aux métayers, des ornements tels quels. Par une froide bise de mars 1849, à mon arrivée à Chamaille, j'entraï dans son église. C'était le Jeudi-Saint, et tout en venant faire une prière, je venais visiter le paradis. Ainsi se nomme dans beaucoup de contrées de la France, surtout dans les provinces de l'ouest et du midi, la touchante commémoration du tombeau de Jérusalem. Ce paradis, je m'en souviens bien, avait pour tout ornement un drap blanc, quelques arbrustes, des rubans fanés et des fleurs sans nom en papier terni, rien de plus. A part quelques rares cierges qui éclairaient l'autel. Pour des tableaux, il n'en existait ni dans l'église, ni dans le village. Seulement, de chaque côté du paradis, on avait attaché deux mauvaises lithographies, achevées quelques jours à un colporteur, et mises dans un cadre de bois noir par le menuisier du village. Sous l'une de ces invraisemblables figures était écrit pour l'intelligence des gens: De Larocbejacquinin! sous l'autre: Chabaud! Je laisse à deviner ma surprise, et l'exprimai au sacristain. —Ah! dam! me répondit le bonhomme, des royalistes et des hommes religieux que l'on connaît, ça vaut mieux que des saints qu'on ne connaît pas. Ce sont deux bons, et je les ai empruntés au maître d'école pour en orner le paradis. Bon peuple! qui, dans sa simplicité et son ignorance, sait très bien discerner les hommes qui veulent le bien avec ceux qui se sont fait les agents du bien. Aussi, les missionnaires réformateurs n'auront rien de mieux à faire que de prier bagage. Reste maintenant à vous parler de Pierrefond. Quel français tant soit peu voyageur, tant soit peu amateur, n'a vu Pierrefond? Quel étranger un peu à la piste de beaux paysages, n'a été se reposer à Pierrefond? Il y a là un site ravissant, des ruines majestueuses! Le château de Pierrefond, celui dont les ruines existent encore en ce moment, remonte aux dernières années du 14^e siècle. Du haut de ses tours, les maisons disséminées dans la plaine ressemblent à un troupeau dont le gardien s'est endormi. On comprend sans peine en voyant ces restes, le royal scrupule de nos souverains qui, trois fois vainqueurs de la rébellion concentrée à Pierrefond, ont reculé devant l'idée de battre ce nid de féodalité. Cependant, l'un deux, moins magnanime, peut-être, obligé d'envoyer toute une armée contre la retraite féodale, prit le parti de la frapper. Seulement on laissa les murailles et les tours debout après les avoir découvertes. Et l'on s'acharna de détruire, à part de nombreux vestiges, ce beau monument. On ne peut pénétrer sans un sentiment de froide tristesse dans la pauvre église de ce village; mais dans la chapelle consacrée à Marie, une douce mélancolie vient se mêler à cette impression. Là, le lierre qui tapisse les murs extérieurs s'est accumulé aux vitraux, en a rompu quelques-uns, et avec cette sourde persévérance de la goutte d'eau qui creuse et de la liane qui enlace, il s'est élancé à l'intérieur, victorieux et grimpaux. Hélas! c'est une douloureuse victoire pour un pays catholique que celle du lierre. Les habitants gagnent, le gouvernement danse et l'église s'ébranle. Le maître de l'endroit, homme superbe, qui accumule en même temps les professions d'Aubergiste et de Perruquier, qui se croyait un bourgeois appelé à faire partie de tous les grands conseils de l'état, fut sollicité dernièrement pour rédiger une pétition au gouvernement en faveur de l'église. Cet esprit fort refusa en répondant: — Nous avons une ruine, ça nous en fera d'autres! Que de conseillers perfides, que d'ambitions voilées, que de fausses manœuvres pensent et agissent comme l'autorité Voltairienne de Pierrefond. Mais, depuis le 2 décembre, de grands changements sont survenus à Pierrefond; ce beau maître-aubergiste-perruquier qui était encore une des créations progressistes de 1848, s'était un peu trop occupé de politique ultra-rouge, fut sommé d'avoir à déposer immédiatement ses titres et de quitter la France dans les huit jours. Depuis cette époque, un homme juste et religieux a remplacé cet esprit fort; il a pensé qu'il y avait assez d'une ruine à Pierrefond, et, aidé des conseils de M. le curé du village, il a fait en même temps un appel aux habitants et une adresse au gouvernement. Quinze jours s'étaient à peine écoulés que le gouvernement envoyait son approbation avec un don de 900 francs, et les habitants de ce joli village, ne consultant que leur piété charitable, fouillèrent au fond de leur bourse et eurent bientôt trouvé vingt mille francs. Ce n'est pas assez, mais un second appel à leur charité, qui ne fera pas défaut, complétera la somme. Et maintenant les ouvriers sont à l'œuvre et poursuivent leurs travaux avec une ardeur digne de bons chrétiens. Les matériaux sont amenés gratuitement par tous les paroissiens qui ont chevaux et voiture à leur disposition. Je voudrais bien savoir combien il y a aura de catholiques qui se feront protestants dans ce charmant village! Et maintenant que nous avons un peu parlé en nous souvenant, passons aux actualités. Je doute que nous soyons parfaitement remis de l'étonnement et du trouble dans lesquels nous avait plongés le fameux factum de Mazzini. Il paraît décidé que le signor Mazzini veut absolument se mettre plus ou moins périodiquement en scène. Ce héros de la démagogie veut se rendre redoutable, il réussit tout au plus à se rendre cynique. La plus forte impression que l'on ressent en lisant ces lignes si détestables, c'est un sentiment de profond dégoût et de grand mépris. En pourrait-il être autrement à l'égard d'un homme qui s'est fait le charlatan avéré d'une révolution aussi chimérique que sanguinaire? Ce honteux document vous est sans doute parvenu; sans doute, vous avez lu avec dégoût tout ce qu'il contient de grossières injures contre la France, et, poursuivant cette lecture, vous avez compris qu'il est un irréductible témoignage des désordres du parti démagogique. Inaction! l'action! tel est le grand cri de guerre de Mazzini. Contre cet homme inqualifiable et les coryphées du socialisme, l'opposition est flagrante. Ceux-ci, selon le chef de la jeune Italie, sont impardonnables de prendre des chiens de travers, de traverser des chemins, etc. Il y a un profond mépris pour tous les adeptes qui parlent au nom de St. Simon, de Fourier ou de Cabot et de tant d'autres utopistes. Il dit qu'il faut mieux tuer les révoltés au profit de la révélation. Cet homme de sang appartient à la vieille école de 93. C'est un franc Jacobin. Sa doctrine, c'est la souveraineté des masses; son but, une insurrection universelle et l'extermination en masse de ceux qu'il appelle les ennemis de la liberté. Il voudrait ni plus ni moins soulever toutes les nationalités contre tous les gouvernements. Il a cela de commun avec tous les entrepreneurs de révolutions, il ne veut pas travailler gratis; leur premier souci est de s'occuper de prélever une dime sur les populations dont ils se prétendent les vengeurs. De son côté le fameux démocrate allemand, Gottfried Kinkel, demande aussi de l'argent et beaucoup d'argent. Il déclare que, s'il n'a pas entre les mains des sommes considérables, il ne pourra pas former des sociétés secrètes et répandre des journaux. Il faut être bien optimiste, bien rassuré en bien novice pour voir avec indifférence une pareille propagande. Le feu de la démagogie n'est pas éteint, il couve sous la cendre, mais, tout doucement entretenu, il est excité par intervalles jusqu'à ce qu'à la fin l'explosion se fasse. M. L. M. C.

(A continuer.)

L'association des instituteurs du district de Québec

Les travaux et les succès de ce corps, et la considération qu'ils lui ont acquise, nous rendront précieux les renseignements au moyen desquels un ami promet de nous mettre en état d'en entretenir plus amplement nos lecteurs. En attendant, nous donnons plus bas une lettre de M. le Surintendant de l'éducation adressée à l'Association des Instituteurs à Québec, et dont une pure inadvertance a retardé l'insertion dans nos colonnes.

BUREAU DE L'ÉDUCATION, Montréal, 11 mars 1852.

A. M. F. E. JUNEAU, Sec. A. I. D. Q. Cher monsieur, J'ai reçu et lu avec beaucoup d'intérêt les procédés de MM. les Instituteurs de l'Association du district de Québec, et le programme imprimé de la même que vous avez eu la bonté de m'envoyer, et je vous en sais le meilleur gré.

Les efforts de MM. les Instituteurs de l'Association sont très louables, et j'espère que les succès qu'ils obtiendront répondra amplement à tout ce qu'ils s'imposent d'une manière si généreuse et si méritoire pour l'avancement de l'éducation populaire dans le pays. Je vois avec un indicible plaisir que l'Association de Québec met en pratique l'avis, le conseil que, dès le début, j'ai donné aux deux associations, Courage donc et persévérance.

Cependant, je regrette de voir que l'apparence témoignait encore de l'atavisme dans l'indifférence de MM. les Instituteurs du district de Québec, relativement à l'examen exigible pour le premier de juillet prochain. Vingt-six instituteurs ont été admis au dernier examen des bureaux des examinateurs pour le district de Montréal, tandis qu'à Québec on n'en a admis que deux!

Je désire faire connaître à tous les instituteurs, surtout à ceux de l'Association du district de Québec, par votre entremise, combien je regretterais que l'époque à laquelle un certificat de capacité sera exigé, les surprendrait sans en être munis, généralement au moins. L'obtention de ce certificat serait le moyen de rassurer les contribuables à l'endroit des qualifications exigibles des instituteurs, en donnant aux impétrants un caractère égal, et aux autorités un titre incontestable à leur confiance à cet égard. Il y a de l'intérêt des instituteurs aussi bien que de celui des enfants qui leur sont confiés. J'espère donc que MM. les Instituteurs s'empresseront de subir l'examen voulu par la loi.

J'ai l'honneur d'être, Cher monsieur, Votre très obéissant serviteur, J. B. MEILLEUR, S. E.

REVUE DE LA SEMAINE

LE MONTAGNARD

OU LES

DEUX REPUBLICQUES.

1793—1848.

(Seconde partie—1848.)

La France n'a pas accepté la République, elle l'a subie. C. D. V.

CHAPITRE SEPTIÈME.

(Suite.)

—Au contraire, ma mie, ça finira bien; il y a assez longtemps qu'on nous tient liés comme des volailles dans un panier. Le temps de l'émancipation est venu et les niles ont poussé. —Mon pauvre homme, ça toujours été la manie de... —Que veux-tu? ça fouette le sang, ça jette du piquant dans la vie, et puis, on n'a pas besoin pour cela de passer d'examen, ça me va comme un gant. Qu'est-ce que tu veux, il faut bien faire quelque chose. Frisette était triste, elle ne répondit pas.

—Frisette, continua Mathias en changeant de voix, tu as une taille de guêpe, fais-tu cela? des yeux à incendier une caserne de Hussards et des dents... Pendant que Frisette était devant lui si lencieuse et triste, ce qui ne lui était passé par la tête, depuis bien longtemps, il se prit à regarder comme s'il la voyait pour la première fois. —Bonne femme, murmura-t-il entre ses dents. Tout à coup il se mit le front dans la main gauche tandis que sa main droite se jouait négligemment dans sa robe foulée; c'était chez Mathias le signe certain d'une profonde méditation. Frisette, qui pensait toujours au papier, regarda l'étudiant dont la tête s'était relevée. Elle s'approcha tout doucement de lui et lui dit à demi voix comme si elle eut eu peur d'être entendue du dehors. —Sous-entends-tu que si tu ne m'écoutes pas, il t'arrivera malheur... Mais, à quoi pense-t-il donc, s'écria-t-elle en le voyant dans la plus grande immobilité; et se penchant bien triste à son oreille, elle répéta sa phrase. —Laisse-moi donc, Frisette, fit Mathias brusquement, je compose. —Quoi donc? répondit celle-ci, effrayée sans s'en rendre compte. —Une ode à Frisette. —Une ode!... qu'est-ce que c'est que ça? —Innocente créature, dit Mathias en relevant la tête et prenant un air gracieux, voilà ce que c'est.

Et il déclama les vers suivants qu'il venait de composer: Rien n'est si beau que ma Frisette, Avec sa blanche colerette, Sa jupe rose et son œil noir. — Ça s'appelle une ode, ça! comme c'est gentil, s'écria la jeune femme. Elle était toute rouge de joie; elle avait oublié ses idées noires; la joie était revenue à son cœur et la couleur à ses joues. D'ailleurs, le chagrin chez elle était comme un nuage dans le ciel; le premier souffle le faisait disparaître. —Comment il faut être savant, pensa-t-elle, pour faire des choses comme ça. Mathias garda de nouveau le silence. Il était reployé dans sa poétique méditation. —Il recompose mon ode, se dit tout bas Frisette. Et elle alla, sans faire de bruit, s'asseoir dans un petit coin. Un quart d'heure après, Frisette s'était endormie de son côté, en attendant la fin de son ode; et Mathias, de son côté, en la composant. Nous sommes malgré nous obligés souvent de revenir sur nos pas pour mener de front les différents épisodes qui composent ce drame et de son ambition macérée. Nous avons vu Arthur de Savermy donnant ses pensées, son cœur et son âme à une fante passion; nous

avons assilé à cette ride et honteuse comédie de la princesse Pallucci, et devant nous s'est déroulée la trame du plus perfide complot. Hier, c'était Mathias, insouciant de bien comme du mal, et servant d'instrument à cette bande noire de la civilisation. Que le lecteur nous permette de le transporter aujourd'hui à la mansarde du vieux soldat dominique. Ce sont ces gouttes d'eau d'une même source que j'ai pu la même vent, qui doit entraîner le même courant rapide. Il n'est pas une seule goutte à laquelle ne viennent frapper ces mains empoussiérées, pas un lambeau de cœur humain qu'elles n'aient cherché à attirer à eux. Orgueil, amour, oisiveté, misère, quelque forme que prenne la douleur ou la passion, sont là, toujours là, hôtes infatigables, démons acharnés. Tous ces drames de la vie intime, de la vie réelle, se passent simultanément. Le vieux soldat que nous avons laissé pâle et malade, couché sur le grabat de sa mansarde, et que nous avons une fois encore rencontré au marché des innocents, le jour où La Vrillière se rendait chez Martini, a retrouvé autant qu'il le pouvait la santé du corps; mais avec elle sont venues de nouveau l'assailir les cruelles inquiétudes de sa vie misérable. La générosité d'Arthur de Savermy avait repoussé la main rance de l'huissier Billard; mais les sbires venés à la destruction sociale ont marqué du doigt Dominique, et ce n'est pas facilement qu'ils lâcheront leur proie; serpents tortueux, ils se glissent partout pour em-

poisonner toutes les croyances et féconder à leur profit toutes les larmes. Dominique, cependant, lute avec la force de la résignation et le courage d'un soldat contre l'adversité qui le poursuit et l'étreint; car il a deux espérances: d'abord, une petite somme d'argent compromise dans une affaire malhonnête dont on lui assure au moins recouvrer la moitié; ensuite un modeste emploi qu'il cherche à obtenir dans les bureaux du ministère de la guerre. Mais le jour est venu où la fatalité doit courber inexorablement cette tête que les années et les fatigues ont blanchie. Le matin de bonne heure Dominique s'était rendu au ministère de la guerre; car il avait appris par un garçon de bureau qu'il allait enfin être pourvu à l'emploi qu'il sollicitait depuis si longtemps. Le chef de bureau auquel, Dominique s'adressa après plus de deux heures d'attente, lui répondit fort tranquillement sans même lever la tête: —On a disposé de cet emploi depuis huit jours. —On a disposé de... murmura Dominique, que ce coup inattendu frappait si cruellement; le chef du cabinet du ministre n'avait cependant promis... —Je ne sais pas ce qu'il vous avait promis, mais je vous le répète, l'emploi dont vous parlez n'est plus vacant. —Mais, monsieur, je suis un vieux soldat... Ces mots furent prononcés avec une telle désolation, que le chef de bureau leva enfin